

ARIAFERMA

Réalisé par Leonardo Di Costanzo (2021)

Mardi 28 février à 20h30

En présence de Louis D'Orazio, fondateur du festival
Viva Il Cinema de Tours



INTENTIONS

« La prison de Mortana n'existe pas : c'est un lieu imaginaire, fictivement construit après avoir visité de nombreuses prisons. Dans la plupart d'entre elles, nous avons rencontré des personnes disposées à parler et à nous raconter leurs histoires. Nos entretiens se faisaient avec des agents pénitentiaires, des gardiens et des condamnés, parfois réunis ensemble. Dans ce cas-là, une atmosphère inattendue de convivialité s'installait et une compétition s'engageait pour savoir qui allait nous raconter la meilleure histoire. Il y avait rires, aussi. Puis, une fois les échanges passés, chacun reprenait son rôle. Les officiers en uniforme, les clés cliquetant dans leurs mains, ramenaient les prisonniers dans leurs cellules. Étrangers à l'univers pénitentier, ce retour brutal à la réalité nous désorientait. C'est justement ce sentiment de désorientation qui a motivé la réalisation de ce film : *Ariaferma* ne traite pas des conditions de vie dans les prisons italiennes. C'est plus probablement l'absurdité de la prison elle-même que questionne le film. » *Leonardo Di Costanzo*

Surveiller et unir par Josué Morel

En 2013, Leonardo Di Costanzo réalisait avec *L'Intervallo* son (beau) premier long-métrage de fiction. Il est encore question d'« intervalle » dans *Ariaferma*, chronique d'un temps suspendu : dans une prison sarde en voie de démantèlement, une petite dizaine de détenus reste sur place en attendant leur transfert, sous la surveillance d'une équipe restreinte de gardes dirigée par le vétéran Gargiulo (Toni Servillo). La réduction de l'espace pénitentiaire à une poignée de cellules concomitantes induit dans un premier temps une exacerbation de sa nature panoptique. Par exemple, les seuls plans filmés depuis l'intérieur des cellules s'intègrent toujours dans une dynamique plus large de circulation de regards ou de la parole entre surveillants et détenus. Il n'y a, pour ainsi dire, pas de hors-champ possible ; on ne verra pas, comme c'est le cas ordinairement dans les films de prison, les discussions entre détenus à l'abri des regards ou les petites combines interlopes. Rien n'existe, en principe, en dehors du circuit induit par l'architecture même de la geôle. Or le film s'attache justement à ménager, au sein de cette structure parfaitement ordonnée, un chemin de traverse, en connectant ce noyau carcéral à un autre foyer : la cuisine, où Gargiulo accompagne Carmine Lagiola (Silvio Orlando), un mafieux promu cuisinier pour les quelques habitants du complexe vétuste.

De fil en aiguille, cette faille en ouvre d'autres, couloirs abandonnés et cour conquise par la végétation, pour gommer subrepticement la frontière entre détenus et surveillants. L'attention aux échanges de regards, de moins en moins asymétriques, témoigne de l'ambition de la mise en scène, qui cherche à retourner la figure aliénante du panoptique en vecteur d'une circularité égalitaire. Il ne s'agit plus de « surveiller et punir », mais « de surveiller et unir », comme le pointe l'ultime séquence, qui laisse irrésolu l'horizon originel du récit (l'attente du transfert des derniers prisonniers), pour organiser un maillage de regards au centre duquel se tient Gargiulo, pivot de cette communauté bricolée. On pourra reprocher à Di Costanzo d'appuyer un peu trop ouvertement son propos, notamment par l'entremise d'une plongée zénithale qui ponctue une belle scène de dîner dans l'obscurité d'une panne d'électricité, actant la transformation de l'ordre de la prison en cercle parfait. Reste que la sobriété du film (à commencer par celle de Servillo, dont le jeu n'a jamais été aussi épuré) et sa patience permettent de déplier avec une certaine finesse les spécificités du décor et de cultiver, dans les plis du récit, une attention aux visages et aux corps, réhumanisés par le détournement du dispositif pénitentiaire.

ARIAFERMA, vu par Claire Simon, réalisatrice

« Quel chemin il m'a fallu faire pour arriver jusqu'à toi » c'est la célèbre phrase de la fin de *Pickpocket* de Robert Bresson. Et cette phrase me revient à la fin d'*Ariaferma* car ce film sur une prison dont la fermeture soudain retardée met face à face quelques gardiens et une douzaine de détenus qu'on ne sait pas où envoyer, ce film est le chemin admirable où s'interroge dans ce lieu clos l'égalité entre ces hommes.

Pas un instant, et c'est la grande force du film, une facilité idéologique qui nous dirait : « ben oui, finalement les criminels, les détenus et les gardiens ce sont les mêmes hommes », n'a lieu. Bien au contraire, un déroulement rigoureux et admirable du scénario peut à la fin, si nos oreilles ont été bien attentives, nous faire percevoir que peut-être ces hommes-là, tous, ont vécu avant la prison dans un même monde qui fait d'eux éventuellement des semblables. Même si les gardiens s'en défendent constamment, les décisions de celui qui a la charge de cette petite communauté cède du terrain aux volontés des détenus. Ce responsable (Toni Servillo) dit en actes ce que son visage fermé se refuse d'avouer, cette évidence déniée, oui ces hommes-là enfermés à cause de leur boulot (gardiens) ou à cause de leurs crimes (détenus) partagent une culture et une humanité.



Le film est fait de grandes scènes qui sont les étapes d'un rapprochement entre les détenus et gardiens pour cause d'abandon de la direction et de la société en général. Comme dans *Le Désert des Tartares*, on attend, une décision venue d'ailleurs, d'un jour à l'autre, pour le transfert des détenus et la libération des gardiens, mais pendant ce temps il faut continuer la « fiction » de la prison et de sa violence qui ressemble terriblement à celle de la société.

Les plats cuisinés livrés à la prison en instance de fermeture sont immangeables disent les prisonniers, et leur « chef », l'homme de raison « don Carmine » (Silvio Orlando) suggère, pour faire cesser la grève de la faim, de faire la cuisine lui-même.

Surveillé par le gardien en chef au visage de marbre, il cuisine avec art, pour tous : gardiens et détenus. Cette culture culinaire commune est le premier pas du rapprochement. Que ça soit bon et qu'on reconnaisse les plats qu'on aime !

Un jeune prévenu leur est déferé, ange de malheur et de désespoir, qui devient le protégé du chef des gardiens puis du chef des détenus. Ce personnage traverse le film et incarne de façon bouleversante la douleur d'une vie gâchée en prison. Michel Foucault nous expliquait, il y a déjà quelque temps, combien la prison et la « délinquance » étaient des inventions de la société pour s'assurer que les pauvres soient des sujets définitivement soumis.

Chaque parole, chaque acte du film nous surprend par sa rigueur et sa rudesse. C'est bien sûr l'exigence documentaire de Leonardo di Costanzo et de Bruno Oliveiro (accompagnés de Vania Santella) qui brille ici dans le scénario : jamais la moindre facilité, le moindre raccourci, tout ce chemin est fait de méandres qui sont ceux des circonstances, de la vie de chacun, des rapports de force qui font une part des décisions et de l'humanité aucunement sentimentale qui unit les hommes. A un moment, le chef des gardiens (Toni Servillo) explique au « chef » des détenus (Silvio Orlando) combien ils ne sont pas les mêmes : « chaque soir je me couche tranquille, je n'ai fait de mal à personne, je n'ai pas de dettes. Donc toi et moi on n'a rien en commun »

Mais pourtant ce rapprochement doucement finit par se faire. Dans une scène magnifique qui se déploie dans le jardin délaissé de la prison, envahi de broussailles qui font penser aux brouillons de la mémoire, les plantes sont reconnues par la culture commune des deux camps (ce qui est sauvage et que l'on peut manger), c'est l'occasion de dire le passé et si le spectateur a les sens aiguisés et les oreilles ouvertes il reconnaîtra comme les protagonistes ce qui les unit... Quel chemin il a fallu faire pour arriver l'un près de l'autre, et se savoir semblables...

Extrait du dossier de presse du film—Survivance